

Entretien avec Raymond Gurême, 17 avril 2018.

Raymond est né en 1925 en France. Il vit dans sa caravane avec toute sa famille autour, sur un terrain dans l'Essonne en face du camp de Linas Montlhéry où il fut enfermé pendant la guerre avec son frère René qui deviendra le mari de Violette Gurême, sa future belle-sœur donc. Jusqu'au début de la guerre il allait avec ses parents, ses frères et sœurs colporter les nouvelles de village en village. Ils avaient un cirque et un cinéma ambulants. Leur arrivée dans les campagnes les plus reculées étaient vécues comme une fête. Ils pouvaient planter leur chapiteau au cœur des villes et des villages et on venait à eux les porteurs de culture, de merveilles.

Un matin d'octobre 1940, des gendarmes français les raflèrent. Ils les envoyèrent au camp d'internement de Darnétal, puis ce fut Linas Montlhéry. Raymond avait 15 ans. ...

L'entretien qui suit a eu lieu dans sa caravane le 17 avril 2018. Merci à toi Raymond pour l'histoire contée, la confiance et le temps accordés. Merci aux tiens aussi pour leur si chaleureux accueil.

Marie Auger



Famille Gurême avant la naissance du petit dernier.

En bas à gauche : René frère de Raymond. Puis Henriette Raymond Poupée Carmen Camille Solange Suzanne entre sa maman et son papa

Marie : Hier Raymond on est allé à l'autodrome de Linas Montlhéry et on a eu beaucoup de difficultés à trouver la plaque commémorative...

Raymond : Elle est en bas dans le tournant quand tu arrives au rond-point.

Marie : Comment ça se fait qu'elle soit si éloignée de l'ancien camp ?

Raymond: Pour la mettre en haut où il y avait le camp - il y a déjà un monument des conducteurs de course qui se sont tués ; on voulait la mettre là ils ont jamais voulu. Alors ça fait qu'on l'a mis en bas. La première qu'on a mis, ils ont fait des travaux qu'ils ont dits. Elle était en marbre la plaque. Et comme ils ont fait des travaux ils ont dit qu'ils l'avaient cassée. Mais ils l'avaient pas remis. Alors j'ai été avec mon copain Dédé. Au moins 10 fois qu'on est allés. J'ai donné une photo pour qu'ils la reproduisent sur un marbre quoi. Il a fait ça sur un bout de contreplaqué. Mais ça tiendra jamais ça ! Ça a été saccagé. Ça a été... Et puis on a eu du mal pour qu'ils la refassent. Ils voulaient pas la remettre. Je sais pas si tu l'as lue. C'est marqué « **ramassés par les Nazis.** » Mais c'est faux ! C'est pas les Nazis qui nous ont ramassés ! C'est les Français. Alors pourquoi « **ramassés par les Nazis** ? » (...) Ils veulent pas le reconnaître.

Marie : Pourquoi ?

Raymond : C'est le gouvernement. Bon. C'est plus le même gouvernement mais on parle du gouvernement de l'époque. C'est eux qui nous ont ramassés. C'est Albert Le Brun. Pétain. Darlan. Toute la bande de bras cassés là. C'est pas les Allemands. Quand on a été dans le camp là-haut à Linas on n'a jamais vu un Allemand. C'est bien les Français qui nous gardaient. La police et la gendarmerie française. Pourquoi qu'après en 46, il y avait plus d'Allemands on les avait repoussés, il y avait encore des pauvres malheureux dans les camps ? C'est de Gaulle qui a fait ça. Pourquoi qu'il les a gardés un an de plus dans les camps ?

Marie : tu veux dire qu'ils sont sortis en 46 les nomades ?

Raymond : Oui. Un an après la Libération. Les derniers. Alors qu'ils viennent pas dire... Moi j'ai fait une demande pour ma carte d'interné. On avait droit à être dédommagé. On n'a jamais touché un centime. J'ai fait la demande de carte en 83. Je l'ai reçu en 2009-2010. 30 ans après avec la même photo, les mêmes papiers. C'est exagéré quand même. . Oui...

On a fait faire une plaque à Darnétal, le premier camp qu'on a fait là. J'en ai fait faire une à Brétigny et à Jargeau.

Marie : qui a financé ces plaques Raymond ?

Raymond : Les mairies. Mais c'est nous qui l'avons payée à Linas ! J'ai été trouver le gardien là-haut à l'endroit du camp. Pas le droit de rentrer hein. Interdit !

Marie : le camp de Linas il était où par rapport à la piste?

Raymond : Il y a un grand bâtiment blanc là. C'était l'entrée du camp. Ça allait jusqu'au bout des bois. Tout ça c'était des bois. Et tout ça ça y était pas.

Marie : Comment vous vous chauffiez ?

Raymond : On n'avait pas le droit d'allumer de feu. Interdit. Pourtant il y en avait du bois ! Non. Ils ne voulaient pas. L'hiver il faisait moins 25° moins 30° dans les baraques. L'eau était au compte-gouttes. On avait droit à une gamelle d'eau tous les jours quoi. C'était le matin distribution d'eau. On avait une boîte de conserve pour la journée. Il fallait se laver. Fallait tout faire avec quoi. Alors l'hiver on prenait l'eau le soir parce que le matin le robinet était gelé. Le matin c'était un bloc de glace quoi. (...) Il y a eu des morts là-haut hein. Beaucoup de petits gosses. Des vieilles personnes. C'est bizarre : ils ont jamais parlé de ça. Même des jeunes de 20 ans qui sont morts. Il y avait une jeune Hongroise. On avait prévenu le docteur l'après-midi qu'elle était malade quoi. Ils ont même pas prévenu le docteur. Elle est morte dans la nuit quoi. Elle avait 20 ans. Oui. On sait même pas où qu'ils ont été enterrés rien. (...)

Quand il y avait des courses cyclistes sur la piste, ils nous faisaient retirer l'herbe à la main.

Marie: Mais les gens qui venaient ils vous voyaient pas ?

Raymond: Non ! on était caché par les bois. Le camp était juste derrière. Ils nous voyaient pas mais nous on les voyait !

Marie : et vos affaires elles étaient où Raymond ? Vos verdines tout ça ?

Raymond : A Darnétal ! Parce qu'on a été arrêté à Petit Couronne. Déjà en 1912 mon père il était soldat. Il avait fait la guerre quoi. Ils avaient fait des camps déjà. Ils nous avaient ramassés nous les nomades. On n'aurait pas dû être ramassés nous parce qu'on avait le carnet forain. On tenait un cirque et un cinéma ambulancier. Mon père il avait dit « j'arrête le voyage parce que on sait jamais. » Ça fait qu'on était à Petit Couronne. Mon père travaillait aux hauts fourneaux. Il a travaillé 2-3 mois. Les alliés sont venus bombarder. Mon père avait été trouver le directeur de l'usine pour voir s'il pouvait occuper un bout de terrain. Il avait donné un bout de terrain à mon père pour être près de l'usine quoi. Et quand ça a été bombardé mon père n'avait plus de travail. Il s'était fait rembauché dans le même pays à Petit Couronne chez Jupiter. C'était des réserves d'essence. Il a travaillé quelques mois. Ils ont été bombardés aussi. Le directeur avait dit à mon père « tu peux rester tant que tu veux. » Ça fait qu'on était sur un terrain privé. Quand on était au bord de la route au moment de l'exode les gens s'en allaient sur les routes. Mon père avait monté le chapiteau avec un écriteau : « Ceux qui veulent venir dormir sous le chapiteau » plutôt que de coucher dehors quoi. C'était beaucoup de femmes et d'enfants parce que les hommes étaient prisonniers ou sur le front encore. Et le matin du 4 octobre là ...

C'est à dire que le soir mon père avait dit aux gens qui étaient là : « Tenez pour vous passer le temps je vais vous passer un film » C'est le dernier film qu'on a passé qui était « la Troïka sur la piste blanche ». On a eu fini, il était 2 heures du matin peut-être parce que nous les enfants une fois qu'il l'avait passé le film il fallait qu'on rembobine pour redémarrer quoi.

A 6 heures du matin ils ont tapé dans les portes des caravanes « Allez debout là-dedans vous démontez votre chapiteau et vous allez ici. » Alors mon père dit « où ? C'est où qu'on va ? Vous le verrez bien. C'est un ordre. Bon Pis dépêchez-vous. On n'a pas que ça à faire. ». Alors ma mère elle a dit « oh, c'est pas moi qui ait été te chercher alors tu me laisseras le temps de donner à manger à mes gosses. » Alors on a été obligé de démonter. Les flics sont passés devant. Ça fait qu'à Darnétal on est resté un mois. C'est nous qu'on est arrivé les premiers. Les gendarmes qui nous escortaient ont dit « Vous mettez vos caravanes là. Les camions là et hop. Moi j'avais 15 ans. On voulait ressortir nous. Non vous n'avez plus le droit de sortir. Vous êtes prisonniers. » Tous les jours ils en ramassaient des gens. Ils les mettaient là. C'était une usine désaffectée.

Ma mère allait faire les commissions avec les autres femmes escortées par les gendarmes. A force, on était 200 là. Mon père leur a dit : « Dites donc vous ramassez les gens. Mais faudrait peut-être les nourrir ! » Parce qu'il y avait rien à manger. Rien. Fallait se débrouiller comme ça quoi. Alors dedans il y en avait qui avait de l'argent et d'autres qui n'en avaient pas. Bon Ma mère elle prenait un petit peu plus et elle donnait où qu'il y avait des enfants. Ils sont venus le soir avec des gamelles de navets. Pas un qui a mangé même s'il avait faim ... tellement que ça... Ouais...

Bon. On est resté un mois là. Du 4 octobre au 27 novembre 40. Puis alors là pareil. 6 heures du matin Ils arrivent. Ils tapent dans les portes. "

Allez debout là-dedans. Vous avez une heure pour préparer un peu d'affaires et on vous emmène".

Pas le droit à la vaisselle. Juste un petit balluchon de linge. De là ils nous ont fait venir. Ils ont reculé avec le camion. Ils nous ont fait monter dedans et nous ont emmenés à la gare de Sotteville. Il était vers 6 heures et demi. Là il y avait des wagons à bestiaux. Ils nous ont fait monter dedans. Ils ont fermé les portes. Ça fait qu'ils nous ont trimballés toute la journée. Toute la journée debout serrés comme des sardines sans boire sans manger. On arrive là. Il était peut-être 9 heures et demi 10 heures du soir. Ils nous ont fait passer à travers champs à travers bois. (...)

Comme les vieux étaient restés debout toute la journée, ils avaient les jambes ankylosées hein. Alors ils tapaient à coups de crosse dans les reins pour les faire avancer. Arrivés au croisement là les jeunes à force qu'ils tapaient sur les vieux ils se sont révoltés. Ils ont sauté sur les flics. Ils se sont battus avec. Mais ils étaient trop nombreux. Enfin...Ils ont essayé hein. Ça fait qu'après ils ont fait passer les vieux les femmes et les enfants au milieu. Ça fait que les jeunes ils se sont mis autour et ils prenaient les coups de matraque à la place des vieux. Parce que de la gare de Brétigny au camp là-haut tu as vu où que c'est, à pieds hein, à travers champ à coups de matraque et à coups de crosse hein, qu'on a... ouais... pis après bon ben ça a été la misère. Enfin ils sont pas tous pareils. Il y en avait des bons. Il y en a qui comprenaient. Ils ne pouvaient rien faire.

Marie : Tu parles des gendarmes ?

Raymond : Ouais. Il y en a qui ont porté plainte comme quoi il y avait des Français qui étaient internés. Mais ça a abouti à rien. Le gouvernement en avait rien à foutre. Alors mon père leur disait aux gardiens. Ah ! C'est quand même malheureux d'avoir fait la grande guerre et être prisonnier sur le sol français et gardé par les Français. " Qu'est-ce qu'on en a à foutre que t'aies fait la guerre. ? » qu'ils disaient à mon père

Marie : Ton père il avait fait la grande guerre ?

Raymond : bah oui. Il était soldat. Il a été médaillé. La croix du courage. Il a été blessé et gazé. Ouais...

Marie : avant la guerre qu'est-ce qu'il faisait ?

Raymond : on faisait le cirque. Et le cinéma. On était forain. On aurait pas dû être ramassés. Ils ont ramassé tous ceux qu'étaient dans les caravanes. Ils ont même été chercher des sédentaires dans les maisons pour les mettre dans les camps. (... Silence...) J'ai eu du mal à faire savoir qu'il y a eu un camp là-haut. Lui Bertaux là, le directeur du camp, il avait son hôtel là. Vous l'avez vu où il y a le grand bâtiment blanc c'était l'hôtel restaurant de Bertaux. Il prenait nos cartes d'alimentation pour faire des repas à ses clients. Ils ont été pris

après la guerre lui, sa femme et le cuisinier. Mais ils ont rien eu du tout. Après il est passé maire et il est resté maire 9 ans. Ils savaient bien qu'il y avait les camps. Bertaux il rachetait tous les invendus des halles. Des salades des choux. Il foutait ça dans l'eau et allez hop. Il les lavait même pas parce que une fois que c'était cuit les chenilles et les asticots, tout ça remontait au-dessus du bouillon. Lui il achetait ça pour un petit prix et avec nos cartes d'alimentation il nourrissait bien ses clients quoi. Et nous on crevait de faim. (... silence...)

Ah la guerre. Qu'est-ce que c'est la guerre ? C'est un commerce. Ils ont des armes, faut qu'il les vende. Y aurait pas d'arme y aurait pas de guerre hein. Eh oui...

Nous obligés de se lever la nuit et pis marcher hein dans les baraques. On dit la faim et la soif mais le pire c'est le froid. Quand vous sentez que vous commencez à vous engourdir... Alors on se levait la nuit et on marchait pour se réchauffer quoi. Y avait pas de feu. Pas de docteur. Rien. Il y avait une infirmière qui arrivait quelque fois. Elle venait de Paris. Elle avait un petit tube d'aspirine. Après elle voulait plus venir. Elle pouvait rien faire alors...Moi c'est mon frère (René Gurême) qui a fait l'école à Montlhéry. C'est lui qui a commencé à apprendre à lire et à écrire aux prisonniers quoi. J'ai resté un an là. On s'est évadé avec mon frère. On est allé se réfugier chez un de mes cousins. Nos cartes d'alimentation étaient restées au bureau quoi. Alors le maire du pays à Dammartin là avait dit à mon cousin « on va écrire pour que je puisse leur donner des cartes d'alimentation » Ce qui fait qu'ils ont écrit où c'est que je suis né. C'est à côté de Paris. Je suis né à 20 kilomètres de Paris. Mon frère aussi. On a attendu qu'ils nous envoient un acte de naissance. Pareil le matin à 6heures. Toc toc, les flics. Le maire où que je suis né et où que mon frère il est né, au lieu d'envoyer les actes de naissance il a envoyé les flics. Il nous a balancés. Ce qui fait qu'ils sont venus nous chercher moi et mon, frère. Ils nous ont ramenés au camp là. Ils voulaient emmener mon cousin. Alors tous les gens du pays comme il était bien vu, avec le maire ils se sont mis devant la porte et ils ont dit « Vous emmènerez pas François". Ça fait qu'ils l'ont laissé. Ils nous ont emmenés dans le panier à salade là et ils nous ont emmenés à la gendarmerie de Dammartin. Ils nous avaient attachés. On a attendu à peu près une heure-là. On les a vus ressortir avec des chaînes. Ils m'ont attaché une jambe avec la chaîne et une jambe à mon frère. Ils nous ont ramenés au camp. Il fallait qu'on marche comme ça. La chaîne nous rentrait dans la viande. Alors j'ai dit à mon frère on va sauter sur une patte. Et on est rentré comme ça. Ils nous ont mis au cachot. On est resté un mois. Là c'était un bout de pain et il y avait de l'eau tous les 3 jours. Il faisait tout noir. C'était au mois de juin. Au mois d'octobre je me suis ré évadé moi du cachot. J'étais au cachot. C'est arrivé parce qu'il y avait un petit gitan. Il mangeait sa soupe et il essaie de repasser pour avoir un peu de rabiote. Je le vois. Je lui dis "viens". Il se met devant moi. Il y avait des gardiens ils le voyaient et disaient rien. Pour une gamelle d'eau hein...Il y en a un il l'a vu et qui lui dit : "qu'est-ce que tu fais là ?" Qu'est-ce qu'il va répondre le petit gamin. Alors moi je lui dis : "s'il est là c'est qu'il a faim. Il veut un peu de rabiote." Ah qu'il dit "Tu veux du rabiote ?" Et il lui donne un grand coup de louche en ferraille sur la tête. Le gamin il tombe par terre. Assommé. Bon. Moi automatique. Je lui mets un grand coup de poing dans la gueule. Et hop un mois de cachot. J'ai pas fait un mois. J'ai fait à peu près une semaine. J'avais les menottes dans le dos nuit et jour. Alors je passais les menottes devant comme ça moi. Je les entendais arriver. Je les remettais derrière. Avec le bout des menottes comme c'était une porte en bois j'ai tout décloué en une semaine à peu près. Comme les planches commençaient à bouger j'ai mis un coup de pied dedans et hop. C'était pour enlever les menottes. J'ai réussi à retirer les menottes. J'ai tiré et la viande est venue avec. Tout ça là c'était arraché aussi. Vous voyez...

Marie : Oui oui on voit que la peau elle est très abîmée. Il y a plus de pigment.

Raymond : Je savais que si je prenais les bois, aussi sec ils cerneraient tout ils téléphonaient, donc je serais repris. J'ai monté dans un arbre j'ai passé la nuit dans l'arbre. Et au petit matin je suis parti. J'ai regagné Darnétal. Ça caillait au mois de novembre. Ma main saignait. J'ai enroulé ma main avec un bout de chemise. Puis froid en plus. Enfin... J'ai pris des affaires et puis je suis parti en Bretagne. Je suis resté toute la guerre sans papier. Je suis revenu après. Je ramenais à manger à mes parents à Montlhéry. J'avais fait un trou et je me glissais dans la baraque à mes parents. Je revenais la nuit. Et je restais jusqu'au matin. Ils me voyaient pas. Avec la paye que je faisais au marché noir on trouvait tout ce qu'on voulait.

Et là le 2 avril 41 j'arrive il n'y avait plus personne. Ils avaient été transférés à Mulsanne. Et après ils ont été transférés à Montreuil Bellay.

Marie : Pourquoi ils ont été transférés ?

Raymond : Tous les petits camps ils les envoyaient vers les grands. Il y a eu plein de petits camps non déclarés. Chaque département avait un camp. Après Montreuil Bellay c'était Auschwitz. Ils les avaient tous rassemblés là pour Auschwitz. Mais ils ont pas eu le temps parce qu'il y a eu le débarquement. Ça a tout coupé les déportations quoi.

Marie : toi tu penses que si la guerre avait continué tous les nomades auraient été exterminés ?

Raymond : Combien y en a eu à Auschwitz des gens du voyage, des tziganes qui ont été exterminés ? Quand il dit qu'en France il y a pas eu de déportations c'est faux ! Parce que tous ceux qui ont été arrêtés dans le Nord, ils les passaient en Belgique ils allaient à Malines (Drancy belge) dans la grande caserne. Et là ils partaient direct pour Auschwitz. C'est bien les Français qui les arrêtaient et qui les faisaient passer là-bas. Donc qu'ils viennent pas dire qu'il y avait pas de déportations. Les Français les auraient pas arrêtés ils auraient pas été brûlés les gens là, les Juifs avec les Tsiganes. Ils disent c'est pas nous c'est les Belges. Mais ils étaient complices avec. Parce que Hitler lui il voulait tous les exterminer. Tous qu'on passe à la casserole. Il y aurait pas eu le débarquement on serait pas là.

Marie : Qu'est-ce que tu as fait Raymond quand tu as vu qu'il n'y avait plus personne à Linas ?

Raymond : Je me suis renseigné et j'ai appris qu'ils étaient à Montreuil Bellay. Alors j'y suis allé aussi. Je passais la nuit à travers champs. J'attendais que passe le gros projecteur qui balayait tout. Je courais. J'y allais. Je leur donnais de la nourriture et je repartais en Bretagne. J'étais en vélo. Je travaillais en Bretagne chez des paysans qui avaient bien voulu me prendre. Pis y avait un vieux qui m'avait donné son vélo. Je roulais sur la gente. Je n'avais plus de pneu ni de chambre à air. Je faisais la route en et la Bretagne et Montreuil Bellay alors...Je roulais sur la gente. J'arrive à Angers le soir. En pleine nuit. Le bruit du vélo. Tout à coup la voiture des flics." Qu'est-ce que tu fous ? Je roule. » Allez hop. Ils m'embarquent. Ils m'ont emmené à une maison de correction à Angers : La villa des roses. C'était dans la cour de l'hôpital. Ils m'ont foutu là à la maison de correction. J'arrive. Le gardien Desmarret il dit « Ici t'es obligé de suivre la discipline. Le mode d'emploi. Ici c'est le sport. Oh moi le sport j'en ai fait de 2 ans à 15 ans". J'ai commencé à tourner des sauts périlleux à marcher sur les mains tu vois. Il me dit "oui mais ici c'est le règlement". Alors je les regardais courir. Si comme il disait Desmarret « On fait une course. Le premier arrivé a droit à une cigarette." Alors là je courais . A chaque coup je gagnais une cigarette. Un jour il vient il me dit « tiens Raymond je t'ai trouvé du boulot. Tu vas ramasser le linge sale dans les salles et mettre le linge propre."

J'arrive dans une chambre il y avait un homme tout seul. Sa fenêtre elle donnait sur la cuisine des Allemands. Ils avaient leurs malades là. A chaque coup il me disait « ah j'en connais s'ils avaient ça ils seraient heureux. Qu'est-ce tu veux insinuer là ?"je lui demande." Tu vois pas le gros camion allemand rempli là ? de quoi manger tout ça . Je devais en sortir un mais je suis encore trop faible. » Il fallait le sortir du parking devant les cuisines. Tous les camions étaient parqués. J'avais regardé celui qui avait le plus à manger. Ça fait que je mets le camion en route. Il m'avait dit : « Tu as un gros croisement et tu attends là". J'arrive au croisement. Je vois 2 Allemands qui courent au croisement. Je me dis : " ben tiens. T'es cuit Raymond." " Non non" qui me dit. "Sauve toi vite". C'était des résistants déguisés en allemand. Je me suis sauvé et j'ai rentré à l'hôpital quoi. Mais quand je suis sorti le directeur il m'a vu et il m'a balancé aux boches. Desmarret vient et me dit : "Raymond ça va chauffer pour toi. La direction de l'hôpital t'a dénoncé." Alors moi je me suis sauvé. J'étais signalé partout. La Gestapo me cherchait. Je m'étais caché mais...ils m'ont attrapé et m'ont ramené à la prison. Là j'ai passé par le tribunal militaire. Desmarret a dit " ça peut pas être lui. Il était avec nous en train de faire du sport." J'en ai profité. Ils parlaient français mais pas un mot de français. Ils parlaient entre eux. Je leur ai dit : "ce serait moi je serai parti avec le camion. Le camion il est parti et moi je suis là !" Ils m'ont regardé. Ils étaient pas sûrs. De là ils m'ont transféré à la prison militaire de Troyes dans l'Aube. Le Haut clos. Il y avait que des résistants, des hommes, des femmes. Il y avait pas de droits communs. Un jour il passe. "Qui est-ce qui veut travailler ? On veut travailler si il y a du boulot". 15 jours se passent. Un beau matin un tel un tel un tel. Ils nous ont pris mis dans les camions et directement l'Allemagne dans les camps de travail.

Marie : C'était ça le boulot qu'ils vous proposaient en fait ?

Raymond : oui. Nous on croyait que c'était autour. Faire du jardinage quelque chose comme ça... Non directement en Allemagne dans les camps de travaux forcés. On est resté 1 an. Moi je me suis évadé avec un qui avait été ramassé par Barbie et un autre. C'était un Italien. Grazielli qu'il s'appelait. On a été repris par des petits jeunes de la jeunesse hitlérienne. Des gosses hein. On s'était perdus dans la forêt noire une semaine sans manger sans boire. On commençait à flancher hein. On a mangé des feuilles d'arbre. Les jeunes ont commencé à gueuler. Les grands sont venus avec des révolvers. On a été repris quoi. De là ils m'ont mis dans un camp de haute discipline à Oberussel (orthographe incertaine). Je suis resté un an là et j'ai réussi à m'évader après. Le directeur du camp c'était pire qu'avant. Ils étaient habillés en noir avec les têtes de mort sur le képi là. Ceux-là c'était la mort. Les SD.

Marie : Qu'est-ce que vous faisiez ?

Raymond : tout ! La journée on travaillait dans le terrassement. On faisait les baraques pour tous les aviateurs qui étaient abattus. Ils les mettaient là dans les baraques. Les Canadiens, les Américains, les Anglais. Ils les mettaient en cellule pour les questionner et pis ils les remettaient avec les autres. Quand ils avaient été bombardés en 43 c'était nuit et jour. Nous il fallait qu'on fouille les décombres pour ramasser ceux qui avaient été tués dans le bombardement. On les mettait sur le trottoir. On travaillait nuit et jour. A Oberussel il y avait les Allemands. Ils passaient et disaient « schnell schnell ». Il fallait aller plus vite plus vite quoi. A chaque fois qu'il disait schnell schnell moi je disais "ta gueule ». Il m'a attrapé parce qu'il y avait des prisonniers. Ils parlaient allemand tout ça là. Il y a un français qui vient me trouver et qui dit Raymond tu vas en prendre pour ton grade. L'Allemand demande ce que ça veut dire "ta gueule". Et il lui dit. Il me fout un coup de matraque sur le nez. Quand j'étais par terre avec la crosse du fusil, tiens. Regarde j'ai un gros trou. C'est son coup de crosse qui m'a défoncé le crâne. Il y avait un marinier là. Un Alsacien.

Quand j'étais par terre il m'a pris. Et comme j'avais fini de travailler il m'a pris sur ses épaules et m'a ramené à la baraque. Comme les petits bouts d'os étaient rentré dans le crâne il a cassé un bout de fil de fer et avec une pince il m'a retiré ça. J'ai survécu mais l'Allemand il croyait que j'étais mort. Je n'ai pas été soigné. On n'avait rien. Juste de l'eau pour nettoyer le pus qui sortait. Je me suis retapé. Après je travaillais à la gare à Frankfort. Ils apportaient tout ce qu'ils piquaient en France les boches là. C'est nous qu'on les vidait. Ils avaient leurs dépôts à la gare. Alors on vidait les wagons quoi. On était avec mon copain Godet là et le chauffeur de la locomotive nous entend parler. Vous êtes Français ? Oui. Oui on est français. Il me regarde et me dit « t'es bien jeune toi. » J'avais 17 ans. J'étais pas vieux hein. On discute. Il me dit « qu'est-ce t'as fait pour être là ? J'ai rien fait. Je sais même pas pourquoi je suis là". Il s'est mis à rigoler tu vois. Et pis il me dit " tu serais content de ressentir l'air de la France ?" Et comment !" Il m'a dit " je te promets pas mais le prochain convoi j'essaierai de t'emmener avec moi". On a attendu 7 - 8 jours tu vois. Lui il faisait Frankfort-Paris. Paris-Frankfort. C'est lui qui conduisait tout ce que les boches prenaient quoi. Il revient. Il descend de la locomotive. Il dit "tu prends le premier wagon et sitôt que le gardien est au bout tu sautes dans le wagon à charbon". Il avait fait une planque. Comme mon copain était là, je lui dis viens avec moi. Lui il avait fait une place pour un tu vois. On était 2 mais on n'était pas bien gros. Il vient et pis il éboule charbon. Le gardien quand il a vu qu'il manquait 2 hommes il a signalé à la première gare. Ils ont arrêté le train. Ils ont fouillé partout. Ils nous ont pas trouvés. Après ils ont laissé partir le train. Arrivé à la frontière ils ont refouillé le train. Et puis on a roulé un peu." Tu peux sortir t'es en France". Je sors. Et quand il voit sortir mon copain « mais qu'est-ce que ? ... » Je dis "c'est mon copain ; J'allais pas le laisser". Mon vieux toi alors ...euh... » Comme on était en uniforme de prisonnier ça fait qu'il dit" restez là". Il est revenu avec une veste un pull une culotte. Après il nous a emmenés chez lui et nous a dit "les jeunes maintenant démerdez vous". (...)

Par la suite Raymond participe à des actes de résistance. Il sort vivant de cette guerre.

Raymond : Après j'ai recommencé à travailler dans les champs.

Marie : et ta famille qu'est-ce qu'elle était devenue ?

Raymond : je savais pas ce qu'elle était devenue. Mon père quand il a été lâché il est retourné à Darnétal pour récupérer son matériel. Il y avait plus rien. Ça fait que lui il avait pas de sous il avait plus rien. Il est parti en Belgique. Moi je le cherchais en France. Un beau jour un copain me dit : "viens avec moi. Je vais chercher de la marchandise à Paris". On discute avec un forain belge. Il avait vu mon père 2 jours avant à la frontière avec le Luxembourg. Il dit "Ton père il était à la fête des 3 ponts". Alors je suis revenu. J'ai pris un vélo et je suis parti de Paris au Luxembourg. Là j'ai retrouvé mes parents 10 après. Je dis à mon père : "Oh la Belgique... je veux retourner en France". Mon père dit "je vais retourner avec toi ". Il est revenu avec moi et puis mes frères et sœurs. Il y a 3 de mes sœurs qui n'ont pas voulu revenir "On a trop souffert en France. Ça va". Mes parents sont sortis en 43 du camp de Montreuil Bellay.

Marie : Toi Raymond après la guerre qu'est-ce que tu as fait en 46 ?

Raymond : Ben j'ai continué à travailler dans les champs. Saisonniers. Voilà.

Marie : Tu te trouvais à quel endroit ?

Raymond : J'ai habité là à côté de l'ancien camp. Il y avait des maraîchers. Ils m'avaient donné un petit coin de terrain pour mettre ma cantine dessus. Un matin il y a les flics qui viennent : contrôle. Je leur donne le papier que j'avais : une déclaration de perte de papiers pendant la guerre. Et là je reconnais l'un des flics et je lui dis : "toi mon salaud tu nous as fait crever dans les camps là-haut." Alors il me saute dessus il me met les menottes il m'amène à la gendarmerie. Il me met des coups de pied dans les jambes. Dans le nez. Ça pissait le sang. Il me dit « va te laver. » Je lui dis "non tu m'emmènes au tribunal comme ça." Le président me voit arriver comme ça plein de sang. Il dit aux flics " vous auriez pas pu le laver avant !" Il me dit "comment que s'est arrivé ? " Je lui dis "le monsieur qui est là pendant la guerre il nous gardait dans les camps. Et je l'ai reconnu. C'est pour ça qu'il m'a frappé et qu'il m'a insulté." Il me dit « Allez retournez chez vous et vous je veux plus vous voir. »

Marie : comment c'était Raymond ta vie avant la guerre ?

Raymond : C'était bien. Je faisais clown acrobate. Mon père m'avait appris. Tout petit j'avais 2 ans quand j'ai commencé sur la piste. Je faisais des galipettes. J'avais mon petit poney.

Marie : les gens ils étaient comment avec vous quand vous arriviez dans les villages ?

Raymond : Ils étaient bien. On leur apportait des nouvelles. Il y avait pas de télé. Il y avait rien. Mon père racontait ce qui se passait dans les villes. On montait le chapiteau en plein milieu des pays hein. Ils étaient contents quand on arrivait.

Marie : Vous habitiez tous dans la verdine avec tes frères et sœurs et tes parents ?

Raymond : oui c'était comme ça. L'été on couchait dehors en dessous dehors. On mettait une toile en dessous et puis hop. C'était la belle vie hein. Maintenant les gens il sont tous une caravane pour partir en vacances. Ils nous copient. Alors pourquoi qu'ils nous critiquent ? Il y en a même qui louent des caravanes à chevaux. Nous c'est notre vie. On est né dans les caravanes. Ils voient que c'est une belle vie hein ?

Mon père il faisait cinéma. C'était le premier cinéma ambulancier. C'est de la famille à mon père. Mon père montait à Paris pour chercher les films. Il les achetait. Il n'a rien retrouvé après la guerre. Il racontait les films comme il y en avait beaucoup qui ne savaient ni lire ni écrire. Dans les films il y a les petits carrés qu'il racontait tu vois. Mon père il tournait la manivelle et il racontait les films. Il les connaissait par cœur. On jouait tous d'un instrument. Moi j'étais clown acrobate trompettiste. Mon frère il jouait du baryton. Ma sœur elle jouait du tambour. Et mon autre sœur des cymbales. Mon père il jouait du trombone. Mes sœurs avaient écrit une chanson quand je me suis évadé de Montlhéry.

Marie : Tu t'en souviens de cette chanson ?

Raymond : Sûrement que je m'en souviens. Puis elles aussi parce que chaque fois qu'elles la chantaient elles prenaient des coups de matraque. Elles la chantaient à l'appel le matin. Même évadé ils appellent ton nom hein. Ils appelaient "Gurême Raymond" et mes sœurs : "évadé !" et elles commençaient à chanter. Et plus qu'ils tapaient plus qu'elles chantaient.

Marie : tu nous la chantes Raymond cette chanson ?

Raymond :

*Ce qu'aucun homme n'a pu faire
un gamin de 15 ans l'a montré
que ce n'est pas une affaire
de se sauver tout en étant enchaîné.
C'était pour une bagatelle
qu'il l'avait mis au cagibi
mais sa colère en était telle
que le soir il est parti
parti de Linas Montlhéry.
Les gendarmes se mirent à ses troussees
mais ils n'ont pas pu le rattraper.
Ils sont revenus tous bredouilles.
Le chef avait l'air d'une andouille
Et si Dieu le veut bien
c'est pas aujourd'hui ni demain
Que nous reverrons notre frangin.*



Sur le terrain de Petit Couronne à l'endroit même où ils furent raflés 70 ans plus tard...